

## Un historien chinois à travers le XXe siècle: l'itinéraire intellectuel du Professeur Zhang Zhilian

Marianne BASTID-BRUGUIÈRE<sup>1</sup>

(Institut de France, Paris)

« Pouvons-nous vraiment comprendre la génération de nos parents ? »<sup>2</sup> « La génération de nos petits-enfants pourra-t-elle se figurer comment nous avons passé un demi-siècle de tempête dans le même bateau, d'épreuves et souffrances communes, de soutien mutuel lors des maladies? ... Des enfants sans point de comparaison avec le passé, qui ignorent la dureté du travail agricole, peuvent-ils se figurer la vie qu'a menée notre génération d'intellectuels? »<sup>3</sup> Ces réflexions de Guo Xinhui (郭心晖), la première femme de Zhang Zhilian, dans un recueil de ses essais et poèmes, n'ont pas cessé de me tourmenter pendant que je préparais cet exposé. Elles méritent d'être gardées en mémoire car je ne suis pas certaine que mes propos rendent vraiment justice à toute l'expérience vécue par Zhang Zhilian. Guo Xinhui était certainement la personne qui le connaissait le mieux, qui le comprenait le plus profondément, grâce à sa finesse, à son intelligence et sa culture, grâce à l'affection et au respect inébranlables qu'elle lui a portés tout au long de soixante années, jusqu'à sa mort en 1995.

Mon témoignage se fonde sur mes souvenirs personnels de fréquentes rencontres et conversations avec Zhang Zhilian depuis janvier 1965, sur une longue correspondance avec lui, sur des confidences et écrits de ses amis, de membres de sa famille et de ses relations, et bien sûr aussi sur ses publications.

Zhang Zhilian a publié plusieurs récits autobiographiques. Les recueils de ses articles

---

<sup>1</sup> Membre de l'Institut de France

<sup>2</sup> Guo Xinhui, *La vie, l'amitié et l'amour. Poèmes et essais de Guo Rui* (人生·友谊·爱情——郭蕊诗文集), Beijing, Qunyan Press, 1995, p. 60.

<sup>3</sup> Ibid, p. 6.

sortis en 2007 contiennent aussi des résumés biographiques. Ce n'est donc pas à un inventaire des détails de sa vie qu'il m'a semblé nécessaire de s'attacher, mais plutôt à l'itinéraire de sa pensée. J'ai essayé d'examiner comment s'était construite sa personnalité d'historien, ce qu'il avait vraiment pensé et voulu faire aux différentes étapes de sa carrière, et quelles étaient les expériences, les influences, les circonstances qui avaient réellement pesé sur l'évolution de sa réflexion et de son activité savante.

La littérature allemande a cultivé un genre littéraire très particulier, le *Bildungsromane*, c'est-à-dire le récit romanesque de la formation intellectuelle et humaine d'un personnage, une reconstitution de son aventure spirituelle. Mon exposé voudrait être une esquisse d'un *Bildungsromane* consacré à Zhang Zhilian.

Il me semble qu'on peut distinguer plusieurs périodes, que j'évoquerai successivement:

- jusqu'à la fin de 1947 se forme un jeune patriote d'esprit libéral qui s'applique avec ardeur à acquérir tous les instruments et méthodes nécessaires à la connaissance la plus vaste possible dans le domaine des humanités et des sciences sociales.

- de 1948 à 1951, le jeune intellectuel libéral effectue une transition douloureuse vers une vie savante dont il n'est plus le maître, et il accepte l'obéissance à l'ordre existant.

- de 1952 à 1966, Zhang Zhilian s'efforce de s'adapter et d'entrer dans le nouveau système qui règle désormais son existence pour en tirer tous les avantages. Il s'attache à devenir un expert reconnu.

- de 1966 à 1976 suit une désillusion complète et cruelle

- à partir de 1977 renaît non pas la confiance dans un système passé ou présent mais la détermination à agir, à peser sur les événements. Il s'applique à exercer désormais une nouvelle fonction civique, mais enracinée dans les convictions de la tradition chinoise lettrée transmise par son père.

## 1.L'équipement intellectuel d'un jeune savant patriote, 1918-1947

Zhang Zhilian est né le 7 novembre 1918 à Hankou, où son père, Zhang Shouyong (张寿镛, 1875-1945), venait de quitter ses fonctions au Bureau des finances du Hubei (湖北财政厅). Peu après son père emmena sa famille à Pékin où il devait travailler au ministère des Finances (北京财政部), puis, en 1922, au Zhejiang où il était nommé directeur du Bureau des finances (浙江财政厅). Il avait démissionné à cause de la guerre civile en 1924, et avait installé toute sa famille à Shanghai, où il fut nommé préfet de

région (沪海道尹) en mai 1925. C'était une grande famille à l'ancienne. Zhang Shouyong avait deux épouses et une douzaine d'enfants. Zhang Zhilian était le plus jeune fils de la première épouse. Tout ce monde, avec des oncles, tantes et cousins, vécut d'abord à Moulmein Road sur la concession internationale, puis déménagea en 1931 à Avenue Road (aujourd'hui 北京西路), en face du Hardoon's Garden (哈同花园), dans une grande maison à deux étages, de style anglais, entourée d'un jardin, dans laquelle la bibliothèque de Zhang Shouyong occupait une grande partie de l'espace.<sup>4</sup>

En effet, Zhang Shouyong était issu d'une des plus anciennes familles lettrées de Ningbo (Yinxian 鄞县). Il comptait parmi ses ancêtres Zhang Huangyan (张煌言, 1620-1664), le lettré patriote martyr de la cause des Ming. Son père était docteur (进士), lui-même avait obtenu la licence (举人) en 1903, mais l'abolition des examens l'avait empêché d'atteindre plus haut. Comme la mort de son père laissait les siens dans un dénuement complet, sans même un toit ou un *mu* (亩) de terre, Zhang Shouyong était devenu fonctionnaire pour les faire vivre. Ses vastes connaissances, jointes à un remarquable talent financier, à une honnêteté et une rigueur fort rares lui avaient assuré une carrière brillante au service de la nouvelle politique (新政) de la fin des Qing, puis à celui des gouvernements républicains successifs. Sa réputation de patriote éclairé et homme de progrès était d'autant plus grande qu'à son arrivée à Shanghai il avait soutenu le mouvement du 30 mai 1925 et fondé l'Université Guanghua (光华大学) pour accueillir les étudiants protestataires de l'université missionnaire américaine St John's.

Zhang Shouyong attachait une grande importance à l'éducation de ses enfants, sans avoir avec eux de familiarité proche et intime. Il était un père très confucéen. Ses enfants lui portaient un grand respect et de l'affection, mais toujours avec une certaine distance vis-à-vis de lui, distance qui les aidait aussi à devenir autonomes. Ce n'est qu'à la fin de sa vie, en travaillant à éditer les œuvres de son père, que Zhang Zhilian, m'a-t-il dit, a pleinement compris la personnalité intellectuelle de celui-ci.

Dans la grande maisonnée, au milieu de personnes de tous âges, de nombreux domestiques et de fréquents visiteurs de condition variée, les enfants s'habituèrent à une coexistence pacifique. Ils apprenaient à dominer leurs émotions, à accepter une discipline hiérarchique, à accomplir sans sourciller et le mieux possible les devoirs qu'on attendait d'eux. Dans cette vie collective assez austère, dépourvue du luxe tapageur qui régnait alors à Shanghai dans certains milieux fortunés, la mère de Zhang Zhilian, Cai Ying (蔡瑛), fervente bouddhiste, répandait douceur et modération. Elle cherchait sans cesse à créer des liens entre les êtres, à mettre les personnes les plus différentes en bonnes relations les unes avec les autres. Zhang Zhilian avait appris de sa mère ce souci et cet art des relations

---

<sup>4</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter. Selected Speeches and Essays, 1979-1999*, Beijing, Commercial Press, 2000, p. 50. Zhang Zhilian m'a emmenée visiter cette maison, alors occupée par plusieurs familles, en 2005.

sociales, avec, comme pour elle, l'idée que c'était une source de paix, de bonheur et d'enrichissement de la vie humaine personnelle et collective.

Jusqu'à treize ans, Zhang Zhilian n'avait jamais fréquenté l'école. Il était instruit à la maison avec les enfants de la famille par des précepteurs privés. Il avait appris par cœur les Quatre Livres (四书) et toutes les œuvres classiques de l'instruction traditionnelle avec peu d'explications, mais il pouvait encore les réciter à la fin de sa vie. On lui avait enseigné aussi l'anglais, les mathématiques et les matières requises pour l'examen d'entrée à l'école secondaire. Mais son père avait tardé à l'y envoyer parce qu'en 1930 deux de ses frères aînés avaient été kidnappés en se rendant à leur université et n'avaient été libérés qu'au bout de plus de trois semaines, en versant une forte rançon à la Bande Verte (青帮). En 1931, il entra en première année au lycée annexe de l'Université Guanghua (光华大学附中高一年级). Faute de connaissances d'histoire et géographie, il n'écrivait que de médiocres compositions sur les sujets d'actualité que donnait le professeur de lettres (语文老师) à la suite de l'incident de Mukden (九·一八事变). Grâce à l'aide de quelques camarades de sa classe, dont Yao Yilin (姚依林), Xie Yunhui (谢云晖) et Zhu Qiluan (朱启銓), futurs hauts dirigeants communistes, il s'améliore, prend goût à l'histoire mondiale et aux problèmes internationaux. L'école encourage les élèves à écrire et publier. Ses deux premiers articles paraissent dans le *Bulletin* de l'établissement « 光华附中半月刊 » en 1933 et 1934.<sup>5</sup> C'est alors aussi qu'un autre camarade lui racontait les romans de Maupassant, *Bel Ami*, *Une vie*, qui lui donnaient l'envie de connaître la société française et d'apprendre sa langue.<sup>6</sup>

Après son diplôme du secondaire en 1934, Zhang Zhilian s'inscrit en cours préparatoire de médecine à l'Université Hujiang de Shanghai (上海沪江大学医预科) sous le coup de l'émotion causée par un grave accident subi par un membre de sa famille. Sa faiblesse en mathématique et une attaque de malaria le décident à renoncer au bout d'un an et à s'orienter vers les lettres. Dans l'été 1935, il réussit l'examen d'entrée au département des langues occidentales de l'Université Yanjing (北平燕京大学西语系). Il passe alors à Pékin deux années de découvertes exaltantes. Il complète et élargit son équipement intellectuel par l'apprentissage de langues, de méthodes, de disciplines nouvelles, et par de nombreuses lectures d'auteurs étrangers. Il commence l'étude du français en plus de l'anglais, sa première langue étrangère. Yanjing est une université pluridisciplinaire à la pointe de l'innovation scientifique et pédagogique, avec d'excellents professeurs américains et chinois. Zhang Zhilian s'initie alors au marxisme, non pas sous l'effet de la propagande politique communiste ni à cause d'une sympathie politique personnelle, mais en lisant les textes de Marx, qui font partie du programme d'études

<sup>5</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme* (从《通鉴》到人权研究), Beijing, La librairie de Sanlian, 1995, pp.1-2. L'article publié en 1934 s'intitule *De Mussolini à Hitler*.

<sup>6</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, p.287.

d'esprit totalement libéral et très ouvert qui est pratiqué à Yanjing, en particulier au cours du missionnaire américain Randolph C. Sailer.<sup>7</sup>

Guo Xinhui, dont il fait alors la connaissance le pousse à suivre toutes sortes de cours et séminaires en psychologie sociale, philosophie sociale, histoire intellectuelle de la Chine, hors de son programme de langues, littérature et histoire occidentale. Tous deux - elle plus que lui, semble-t-il - participent avec ardeur aux préparatifs et au mouvement patriotique étudiant du 9 et du 16 décembre 1935 pour exiger la résistance nationale à l'agression japonaise. Ils assistèrent aux réunions, défilèrent dans la rue, écrivirent tracts et pamphlets. Plusieurs des jeunes chefs communistes du mouvement étaient de proches camarades d'études de Zhang Zhilian.<sup>8</sup>

Dans sa deuxième année d'études, en 1936-1937, Zhang Zhilian prend du goût aussi pour l'histoire intellectuelle de l'érudition chinoise (中国学术思想史). Depuis la philosophie d'avant les Qin (先秦诸子) jusqu'aux modernes, Hu Shi, Gu Jiegang et Qian Mu (钱穆).

Il revient à Shanghai en juin 1937. La coupure des liaisons ferroviaires après l'incident du pont de Marco Polo l'empêche de regagner Pékin. Il tombe gravement malade de la scarlatine. Guo Xinhui le soigne avec dévouement. Bloqué dans le Sud, il va continuer ses études à l'Université de Wuhan. Avant même la fin du semestre, cette université doit se replier vers l'intérieur. Il avoue ne pas avoir eu le courage de la suivre et, par Canton et Hong Kong regagne Shanghai où il sait que les universités fonctionnent. Il continue ses études à l'Université Guanghua avec d'excellents professeurs pour les trois matières qu'il a choisies. En littérature anglaise, c'est Zhang Xinhai (张歆海) qui lui communique sa passion pour l'humanisme européen et l'histoire des échanges culturels entre la Chine et l'étranger. En histoire chinoise, c'est Lü Simian (吕思勉) qui lui apprend, plus encore que des faits historiques, la méthode et l'attitude scientifiques, grâce à une lecture attentive et rigoureuse des documents et à une analyse complète de leur sens, sous tous ses aspects (économique, politique, social, culturel). En histoire chinoise ancienne, c'est Tong Shuye (童书业) qui l'intéresse à la géographie historique. Il améliore son français, qu'il prononce mal, en prenant des leçons avec une Française qui lui fait lire beaucoup de romans.<sup>9</sup> En 1939, il crée une revue « Lettres et philosophie » (文哲) avec des camarades et y publie des articles sur le classicisme, la théorie de l'histoire, la République de Platon. Zhang Zhilian obtient son diplôme au début de 1940 avec un mémoire rédigé en anglais sur l'ancienne historiographie chinoise jusqu'au *Shiji* (史记), ce qui l'oblige à lire les sinologues français. À la veille de son diplôme, son père l'interroge sur ses projets d'avenir. Zhang Zhilian

---

<sup>7</sup> Guo Xinhui, *La vie, l'amitié et l'amour*, pp.2, 27.

<sup>8</sup> Ibid, pp. 2, 28-30 ; Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, p. 2.

<sup>9</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, p.287.

répond qu'il veut devenir proviseur de lycée ou professeur d'université. Il est alors très admiratif des *public schools* anglaises et pense qu'un enseignement secondaire de haut niveau est indispensable à la qualité des étudiants de l'enseignement supérieur. Son père l'avertit qu'ainsi son salaire mensuel ne dépassera pas 200 yuan. Zhang Zhilian répond que cela n'a pas d'importance, c'est sa vocation. De fait, jusque dans les années 1980, son salaire n'était que 207 yuan.<sup>10</sup>

Il reste encore un an et demi à Shanghai en enseignant l'anglais au lycée annexe de l'Université Guanghua. À la demande du jeune frère de Lin Yutang, Lin Hanlu (林语堂之兄林憾庐), il crée et édite la revue «Littérature occidentale» (西洋文学). Son comité de rédaction comprend les grands auteurs restés à Shanghai, comme Ba Jin (巴金), Zheng Zhenduo (郑振铎), Ye Gongchao (叶公超). Elle publie des traductions et des critiques d'œuvres littéraires occidentales, sous la plume d'universitaires réfugiés à Kunming et de jeunes auteurs restés à Pékin ou Shanghai. En juillet 1940, Zhang Zhilian épouse Guo Xinhui. Elle partage activement ses tâches à la revue, qui pourtant cesse de paraître dans l'été 1941, après dix numéros, en raison des difficultés matérielles.

En août 1941, les jeunes mariés sont de nouveau à Pékin. Par son statut d'université missionnaire américaine, Yanjing conserve une liberté intellectuelle qui n'existe plus ailleurs. Zhang Zhilian veut se perfectionner. Il a réussi l'examen d'entrée à la section d'histoire de l'Institut de recherche de l'Université Yanjing (燕京大学研究院历史系) qui lui donne une bourse de 500 yuan par an. Sa femme travaille dans les bibliothèques.<sup>11</sup> Le doyen du Département William Hong (洪业) lui conseille de se spécialiser sur la fin des Ming et le début des Qing. En effet, ses origines et traditions familiales (notamment par la *Collection de Siming* (四明丛书) publiée par son père, qui réunissait tous les écrits des lettrés de la région de Ningbo depuis les Han) ainsi que sa connaissance des langues et cultures européennes lui donnent des atouts qui manquent aux historiens de la période. Zhang Zhilian est tenté par la suggestion. Il se lie alors étroitement avec un ami de son père, le grand érudit Zhang Ertian (张尔田, 1874-1945) et le reste jusqu'à la mort de ce dernier. Zhang Ertian, comme son frère cadet Zhang Dongsun (张东荪), avait longtemps enseigné à Guanghua. Il était alors en poste au Harvard-Yenching Institute (燕京大学哈佛学社研究部). Zhang Zhilian le prend pour maître intellectuel et spirituel. Il apprend grâce à lui toutes les exigences techniques de la meilleure tradition lettrée chinoise, ainsi que sa discipline personnelle et ses fondements éthiques. Zhang Ertian lui fait découvrir toute la profondeur et le sens de la responsabilité morale du lettré, et maintenant de l'intellectuel moderne, son successeur.<sup>12</sup>

<sup>10</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 3-4.

<sup>11</sup> Ibid, p. 4-5. Guo Xinhui, *La vie, l'amitié et l'amour*, p. 2.

<sup>12</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 5-6.

En décembre 1941, après l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, les autorités japonaises ferment Yanjing, l'occupent, emprisonnent ses personnels étrangers ou les envoient en camps de concentration. Par un accord avec le Centre franco-chinois d'études sinologiques (中法汉学研究所) qui venait d'ouvrir à Pékin sous la direction d'André d'Hormon, les universitaires américains avaient confié à ce Centre le soin de veiller sur les chercheurs chinois qu'ils laissaient derrière eux sans ressources ni possibilité de se réfugier ailleurs, et de continuer la publication de leurs travaux d'indexation des textes anciens et autres ouvrages de référence. C'est ainsi qu'en avril 1942 Zhang Zhilian accepta un poste d'assistant au Centre franco-chinois d'études sinologiques. Sa tâche, assez légère, consistait à aider les jeunes chercheurs français dans leurs travaux et à traduire des articles de sinologie et les catalogues des expositions du centre. Il lit avidement les ouvrages historiques chinois et étranger à la bibliothèque du Centre. Dans les horreurs, les angoisses, la misère de la guerre, Zhang Zhilian appréciait beaucoup cette expérience auprès des sinologues français. Il estimait qu'elle l'avait ouvert à de nouvelles méthodes d'approche pluridisciplinaire, à des questionnements et des raisonnements différents. Elle lui avait donné le goût et les bases nécessaires pour ses recherches ultérieures sur l'histoire de France.<sup>13</sup>

En janvier 1943, il rencontre au Centre François Geoffroy-Dechaume (1915-1977) qui devient, pour la vie, son « meilleur ami français ». Geoffroy-Dechaume est issu d'une grande famille d'artistes. Il possède une vaste culture, un esprit imaginatif et curieux de tout, une grande courtoisie et délicatesse. Il pratique et aime les arts, en particulier la musique, comme Zhang Zhilian, qui sent immédiatement avec lui une profonde affinité d'esprit. Geoffroy-Dechaume a étudié l'anthropologie, la sociologie et effectué des enquêtes ethnologiques pour le Musée de l'Homme. Il arrive du Vietnam où il est parti en 1937 pour faire son service militaire, puis étudier les ethnies locales en apprenant le chinois. Il vient d'entrer dans la carrière consulaire. Affecté en stage à Pékin, il doit aider à la gestion du Centre. Pendant les trois ans de son séjour en Chine, les échanges avec Zhang Zhilian sont constants, multiples et variés. Rédaction, lecture et traduction de textes savants, théâtre, conférences, observation de la société, promenades archéologiques à Pékin et ses environs, visites à Hankou, au Hengshan (衡山) et à Shanghai dans la famille de Zhang Zhilian. Le sujet principal de leurs discussions sans fin est la connaissance et la compréhension de l'autre, l'analyse des différences entre la Chine et l'Occident et de leurs effets sur l'évolution mondiale à venir. Éperdu d'admiration pour la civilisation chinoise, mais déconcerté par l'immensité du pays et de ses problèmes, Geoffroy-Dechaume croit les différences absolues et irréductibles. Au contraire, grâce à son ami, Zhang Zhilian perçoit mieux les traits communs sous les différences. En historien, il mesure qu'il faudra

---

<sup>13</sup> Ibid, pp. 6-7. Geoffroy-Dechaume (余敦华), *La Chine face au monde*(中国面向世界), Beijing, La librairie de Sanlian, 1987, p.204.

un temps très long, de nombreux conflits et d'épreuves encore pour que ces différences s'atténuent, sans jamais s'effacer complètement, mais il se met à penser une convergence et non plus une opposition entre les civilisations de la Chine et d'ailleurs.<sup>14</sup>

Ces convictions sont confortées par le long séjour qu'il effectue de septembre 1946 à l'automne 1947 en Amérique et en Europe. À la fin de 1944, il a regagné Shanghai auprès de son père malade. Après la mort de son père en juillet 1945, selon la volonté paternelle exprimée dans l'injonction à ses enfants « restaurer la Chine, restaurer Guanghai 复兴中华, 复兴光华 », il s'attache à restaurer l'activité de l'Université Guanghai et de son lycée, très éprouvés par la guerre. Il parvient à trouver des locaux, des fonds et un directeur pour rouvrir en septembre 1946. Il peut alors s'absenter. Il part d'abord pour l'Amérique, avec le désir de continuer des études historiques et d'enquêter sur l'enseignement secondaire occidental. Il suit pendant un semestre le Master Degree à Yale avec des cours sur la philosophie de l'histoire et l'historiographie anglaise qui l'obligent à beaucoup lire. Mais ses ressources ne lui permettent qu'un an de séjour et il se soucie des moyens de sa mère et de sa femme à Shanghai, où l'inflation est galopante. Il n'aime pas le mode de vie américain et trouve le niveau d'enseignement médiocre. Il décide d'aller en Europe, mère de la civilisation occidentale, où l'appellent ses amis anglais et français.

En mars 1947, il arrive à Oxford. Il y découvre une société où les conditions matérielles sont difficiles, soumise aux restrictions alimentaires et autres, mais une société où règnent l'ordre, la discipline, un idéal, où le parti travailliste fait de son mieux pour régler les problèmes de l'emploi, du logement, de la santé. Pendant un semestre il suit les cours de savants qui l'impressionnent, de même que la qualité des écoles qu'il visite, et le soin que mettent les Anglais à entretenir et préserver leur patrimoine culturel et artistique.<sup>15</sup>

En juillet 1947, il arrive à Paris pour participer pendant sept semaines, avec de nombreux jeunes intellectuels du monde entier, à un Séminaire de compréhension internationale organisé par l'UNESCO, auquel le délégué chinois l'a fait inviter. Zhang

<sup>14</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, pp. 161, 196, 205-206. Geoffroy-Dechaume a publié en 1967 un livre de réflexion sur ses échanges avec Zhang Zhilian, qu'il n'avait pas revu depuis 1958, mais avec lequel, par mon intermédiaire, il avait échangé quelques lettres de 1965 au début de 1966. Ce livre, intitulé *La Chine face au monde*, n'avait paru qu'en traduction anglaise (Londres, Faber/New York, Pantheon). En 1976, l'auteur en publia en français, sous le même titre, une version révisée qui tenait compte des événements de la Révolution culturelle (Hong Kong, à compte d'auteur). Zhang Zhilian a fait traduire en chinois cette version révisée par Yuan Shuren (袁树仁), il y a ajouté huit lettres de lui-même en réponse aux huit lettres imaginaires que Geoffroy-Dechaume lui adressait dans son livre, et une brève chronologie de la vie de Geoffroy-Dechaume ainsi que sa photo. Sous le titre 中国面向世界, ce livre a été publié à Pékin par la Librairie de Sanlian en 1987. Le même texte avec des photos supplémentaires, une brève chronologie de la vie de Zhang Zhilian, et précédé par un long article de Zhang Zhilian, déjà paru ailleurs, sur les relations franco-chinoises a été publié à Pékin par la Librairie de Sanlian en 2007.

<sup>15</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 9-10.

Zhilian s'y fait des relations utiles, mais il est très déçu de voir l'incompréhension et l'indifférence générales à l'égard de la Chine et de ses problèmes. Pour lui qui avait toujours vécu en Chine dans un environnement où les problèmes nationaux étaient naturellement l'essentiel de la vie et des discours, découvrir que la Chine n'était pas le centre des préoccupations mondiales, et même n'intéressait guère la plupart des gens, même instruits, ailleurs, fut un choc psychologique profond, pas seulement une blessure d'amour-propre patriotique. Le séjour qu'il fit ensuite dans la famille de Geoffroy-Dechaume, et les nouvelles promenades et conversations avec son ami marquèrent aussi ses convictions profondément. Il fut stupéfait de constater que des familles françaises de la bonne société vivaient sans eau courante avec des toilettes dans le jardin, dans des conditions matérielles moins favorables que les siennes à Shanghai, et que la guerre avait été partout une très dure épreuve. La situation politique intérieure en France ne l'intéressait pas. Mais il était captivé par l'esprit de liberté dans la vie intellectuelle, par l'animation et la richesse de la vie culturelle, savante et artistique qu'il voyait en France. À l'automne 1947, les nouvelles sur le début de la guerre civile en Chine le convainquirent de rentrer. Geoffroy-Dechaume lui proposa de rester en Europe pour attendre de voir la tournure des événements. Il refusa, par souci de ses devoirs familiaux et du destin de son pays. En novembre 1947, il était de retour à Shanghai avec des malles de livres sur l'histoire occidentale.<sup>16</sup>

Quelles sont ses idées à cette époque ? Il est un libéral convaincu, qui connaît à fond la pensée libérale anglaise et son histoire. Il possède une certaine familiarité avec les doctrines ou idéologies marxistes et socialistes, mais sans aucun penchant pour elles. Il est tout à fait éloigné d'un engagement politique partisan. Il n'éprouve aucune affinité ni avec le parti nationaliste ni avec le parti communiste. Il est résolument humaniste, pacifiste, en faveur de la liberté et de la démocratie. Ce qu'il veut en Chine, c'est ce qu'il a vécu en Angleterre : une société ordonnée et disciplinée, libre, avec un idéal, et œuvrant réellement à améliorer les conditions de vie de chacun, avec aussi la tolérance intellectuelle, la riche activité artistique et savante qu'il a trouvées en France.<sup>17</sup>

## 2. 1948-1951: la transition obéissante vers l'ordre existant.

Zhang Zhilian a laissé peu de témoignages sur la période de son passage à l'obéissance au nouvel ordre politique communiste. Ce sont des années difficiles pour lui

---

<sup>16</sup> Ibid, p. 10. Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, p.288. Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, pp. 206-207.

<sup>17</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, p.10 ; *Renewed Encounter*, pp. 16, 288.

et sa famille, comme pour beaucoup d'autres en Chine. En période d'inflation galopante, après la mort du père qui n'a guère laissé de fortune, la situation familiale n'est pas brillante. À son retour d'Europe, Zhang Zhilian enseigne comme maître de conférences à l'Université Guanghai. Il est aussi secrétaire anglais du président et proviseur du lycée annexe, dont il fait un des meilleurs de Shanghai. Mais devant la répression exercée par le gouvernement national contre les protestations et manifestations étudiantes, il dénonce dans ses cours les agissements du régime du Guomindang, réclame la démocratie et le respect des droits de l'homme. Il est dénoncé par des affiches, soumis à menaces et chantages. Il s'adresse à des amis de son père pour pouvoir garder ses fonctions et être protégé.<sup>18</sup>

En réalité, des cellules communistes souterraines étaient actives au lycée et à l'Université Guanghai. Certaines personnes ont soupçonné plus tard que Zhang Zhilian était devenu alors membre de l'organisation souterraine du parti. Un premier argument était qu'il était courant à ce moment dans les grandes familles d'avoir certains membres dans la bureaucratie du Guomindang et d'autres, plus jeunes, secrètement membres du parti communiste, afin d'avoir une protection de toutes parts. Un second argument était que Zhang Zhilian avait été très attaqué et maltraité au début de la Révolution culturelle lorsque se sont réglées de vieilles querelles concernant l'organisation du parti à Shanghai avant la Libération. Un troisième argument était la relative facilité qu'avait Zhang Zhilian de voir et recevoir des étrangers avant la Révolution culturelle, à une époque où l'interdiction en ce domaine était très rigoureuse. Zhang Zhilian a toujours nié avoir jamais été membre du parti communiste. Personnellement, je pense que sur ce point il disait la vérité. Mais il est certain, selon le témoignage d'un de ses frères, que dans les années 1948-1949 il a fait de son mieux pour entretenir de bons rapports avec les organisations communistes et acquérir une bonne réputation auprès d'elles. Son propre récit des événements le laisse deviner aussi. Il est certainement véridique lorsqu'il écrit qu'il a applaudi l'entrée des troupes communistes à Shanghai.<sup>19</sup>

Au retour d'Europe, l'incapacité, la corruption et la tyrannie du régime nationaliste lui étaient devenues insupportables. Mais le changement que l'instauration du régime communiste apporte dans sa vie est brutal. Dès 1951, Guanghai disparaît, l'université et le lycée sont démembrés et fusionnés avec d'autres établissements. La famille se voit obligée de donner à l'État toute la précieuse bibliothèque de Zhang Shouyong. Elle est dépossédée de la grande maison de Shanghai, et la mère de Zhang Zhilian est contrainte en 1953 d'aller habiter chez un fils à Pékin, lui-même dépossédé de son usine. Plusieurs membres de la famille partent s'établir à Hong Kong, à Taiwan ou aux États-Unis, ce qui

<sup>18</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Rencontre*, pp. 51-53; *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 10-12.

<sup>19</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 10-12 ; *Renewed Encounter*, p. 60.

nuit à la réputation de ceux qui restent en Chine. Zhang Zhilian subit à Shanghai tant de rééducation et de participation aux mouvements politiques que sa maladie cardiaque le reprend. En mars 1951, il part pour Pékin enseigner à Yanjing l'histoire mondiale. Lors de la récente nationalisation de cette université, Mao Zedong a promis que Yanjing existerait toujours, mais dès octobre elle est englobée dans la réorganisation de l'enseignement supérieur et démantelée. Zhang Zhilian subit à nouveau une rééducation politique à haute dose et la participation à toutes sortes de mouvements destinés à l'imprégner de la nouvelle idéologie dominante et à le convaincre des mérites de la politique du parti communiste. Lors du démembrement de Yanjing, c'est au département d'histoire de l'Université de Pékin qu'il est affecté.<sup>20</sup>

Était-il alors convaincu par la nouvelle idéologie ? Dans une de ses lettres de réponse à Geoffroy-Dechaume en 1986, il dit qu'après « un très court temps d'adaptation la plupart des gens ont « accepté et soutenu le changement », et « cela peut s'expliquer par plusieurs facteurs : le patriotisme, le sens de la justice, la conviction scientifique, un intérêt personnel légitime ». Il est probable que cette analyse reflète assez exactement son cas à l'époque.<sup>21</sup>

### **3. 1952-1966: gagner une place d'expert sous des protecteurs en vue**

Les années 1952-1966 sont une période que Zhang Zhilian ressent encore comme celle d'une « vie tendue »,<sup>22</sup> mais au cours de laquelle il s'efforce de s'accommoder au nouveau système politique et à y exercer un rôle d'expert, protégé par des personnalités en vue.

À Beida, Jian Bozan(翦伯赞) est à la fois doyen et secrétaire du parti du Département d'histoire. Il apprécie les talents de Zhang Zhilian et lui porte même de l'affection. Zhang Zhilian m'a souvent dit que si Jian Bozan ne l'avait pas obligé à effectuer une mission dans le Sud au printemps 1957, il aurait certainement critiqué sévèrement la politique du parti et aurait été étiqueté « droitier » et envoyé dans un camp de travail.

Le département d'histoire regorgeait d'excellents spécialistes de l'histoire de Chine d'opinions variées et divisées. Jian Bozan affecte donc Zhang Zhilian dans la spécialité

---

<sup>20</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, p. 207. Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, p.12.

<sup>21</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, p. 217.

<sup>22</sup> Ibid, p. 207.

« Histoire mondiale », très peu nombreuse, qui doit réviser l'interprétation « bourgeoise » de l'histoire occidentale et développer l'étude de l'Afrique et de l'Asie. Zhang Zhilian apprend le maniement habile des outils et interprétations marxistes en fréquentant les très bons historiens soviétiques et d'Allemagne de l'Est qui viennent en grand nombre enseigner en Chine dans les années 1950. Il communique facilement avec eux en français ou en anglais et noue des relations étroites et amicales. Ceux-ci l'informent très exactement sur les débats historiographiques en Europe de l'Ouest, notamment sur l'École des Annales, dont ils lui donnent des publications. Ce sont ces entretiens avec des historiens soviétiques qui lui font vraiment saisir l'idée du développement historique dans sa continuité. Une perception que ne lui avait apportée ni sa connaissance de la tradition et de l'érudition chinoises, ni ses études et lectures personnelles sur l'histoire occidentale, ni la rééducation politique et marxiste qu'il avait reçue.<sup>23</sup>

Zhang Zhilian écrit peu, par prudence, mais cherche à se faire remarquer par quelques publications originales et répondant à l'air du temps : un article sur les grèves des travailleurs chinois en Afrique du Sud en 1904-1910, des critiques régulières sur les travaux historiques occidentaux dans la revue *Études d'histoire* (历史研究).<sup>24</sup>

En août 1956, Jian Bozan l'emmène à Paris dans la délégation des quatre historiens chinois invités au 9e Congrès des jeunes sinologues européens. Il y fait la connaissance de nombreux spécialistes de la Chine venus de toute l'Europe, qui seront désormais pour lui de précieux relais, tout comme les historiens français marxistes avec lesquels il se met en rapport. Les travaux très documentés de ces derniers, notamment Jean Bruhat et Albert Soboul, sur la Commune de Paris, la Révolution française et d'autres sujets deviennent sa source majeure pour son enseignement et ses écrits. Il revoit aussi très brièvement son ami Geoffroy-Dechaume.<sup>25</sup> En 1965, Geoffroy-Dechaume m'a dit qu'il gardait de cette rencontre un souvenir accablant: celui d'un homme complètement changé, manipulé, animé seulement par un raisonnement mécanique, enfermé dans une cuirasse, un homme avec lequel aucun vrai dialogue n'était plus possible. Je lui apportais des nouvelles directes de Zhang Zhilian. C'est après cet entretien qu'il a commencé la rédaction de son livre de souvenirs et réflexions. Zhang Zhilian s'est plus tard expliqué, après la mort de son ami, sur son attitude en 1956. Le temps des tempêtes révolutionnaires semblait révolu, la vie politique se normalisait, la science, la culture et l'économie progressaient, on commençait à reconnaître l'utilité des intellectuels, ses conditions de vie commençait à se stabiliser. C'est pour ces raisons mêmes qu'il avait pu revenir en France. Il était alors dévoué au communisme. Il reconnaît avoir été immédiatement après déçu dans ses

<sup>23</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 206-207, 149-150.

<sup>24</sup> Ibid, pp. 181-182. Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 12-14.

<sup>25</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 174-175, 288-289. Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 13-14.

espoirs.<sup>26</sup>

Il a décrit par ailleurs sa déception dès 1957, puis son regain d'espoir après 1960. À la fin des années 1950, il dénonce l'empirisme historique au nom du marxisme et aide à « déboulonner » des historiens réputés « bourgeois », « droitiers » ou autres, « sous l'emprise des directives venues d'en haut, contre sa conscience...pour survivre ». Puis il suit avec soulagement les initiatives de Jian Bozan pour entreprendre un travail collectif d'élaboration d'ouvrages de référence et d'instruments de travail : manuels d'histoire solides et recueils de sources et documents.<sup>27</sup> Il participe à la rédaction d'une *Histoire générale du monde* (世界通史), revoit la traduction de l'Histoire de France de Seignobos par Shen Lianzhi (沈炼之), publiée en 1964. C'est ce travail qui le décide à abandonner l'histoire anglaise pour se consacrer à l'histoire de France. Il s'applique à faire reconnaître son expertise en Chine et à l'étranger.

J'ai fait sa connaissance à cette époque.<sup>28</sup> Sa vision de l'histoire était tout à fait conforme au marxisme, mais il s'intéressait peu aux questions économiques et sociales ; les idées, la culture le passionnaient bien davantage. Son marxisme historique semblait fort différent de celui pratiqué en France et dans les universités européennes. En politique chinoise, il insistait toujours sur les progrès en cours et les aspects positifs, mais sans dogmatisme, avec un esprit critique en éveil. C'est lui qui me recommanda de lire attentivement le journal le jour où parut l'article de Yao Wenyuan critiquant *La démission de Hai Rui* (海瑞罢官) en novembre 1965. Je lui fis rencontrer quelques diplomates des ambassades de France et d'Angleterre qui pouvaient mieux que moi l'informer sur l'histoire française et européenne récente. Son intelligence, sa culture, son esprit aimable et enjoué, son art de la conversation en français comme en anglais séduisaient tout le monde. Il sut élargir le réseau, tisser des amitiés durables, et recevait parfois ces amis étrangers chez lui ou en ville.

### 1966-1976: la désillusion complète

---

<sup>26</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, pp. 207-209. Le récit par Geoffroy-Dechaume de la rencontre de 1956 à Paris se trouve pp. 195-196, mais avec une interprétation moins pessimiste que sa version de 1965.

<sup>27</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 182-183, 195, 207-208 ; *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 14-15.

<sup>28</sup> Yvonne André, une ancienne élève de ma mère, qui avait enseigné à Beida avec son mari, envoyé par le parti communiste français de 1958 à 1962 m'avait donné son adresse. Je lui ai écrit en décembre 1964 pour lui demander de m'aider à obtenir de suivre des cours au département d'histoire. Il est venu me voir à l'Hôtel de l'Amitié le 17 janvier 1965 et est intervenu auprès de Jian Bozan pour que ma demande soit acceptée et que Shao Xunzheng soit chargé de diriger mes recherches.

Il n'était que maître de conférences, mais avait acquis une certaine influence au sein du département d'histoire grâce à sa spécialité et son entregent. Il fut violemment critiqué en public dès le début de juin 1966. Je lui rendis visite chez lui un soir de la fin de juin. Je devais revenir quelques jours plus tard. Il me téléphona pour me dire que nous ne pouvions plus nous voir pour un temps indéterminé. La correspondance reprit en 1976. Je le revis à Pékin en avril 1978 seulement. Il avait renoué les liens avec sa famille et des amis à l'étranger.

Après quelques années où le redressement national semblait en bonne voie, le déclenchement de la Révolution culturelle a balayé toutes ses illusions politiques. Il préférait se taire sur les souffrances et humiliations personnelles endurées pendant « l'enfer » (鬼门关) des deux premières années. En juillet 1966, il avait dû brûler les neuf portraits de ses ancêtres et les lettres de Geoffroy-Dechaume qu'il conservaient chez lui.<sup>29</sup> Dans quelques confidences, il m'avoua que cette épreuve avait mis définitivement fin à son dévouement aux intérêts communistes. D'octobre 1969 à l'automne 1971, il endura l'école de cadre de Liyuzhou (鲤鱼洲), dans un état d'abattement et de désespoir total. Sans le soutien de sa femme, il aurait succombé.<sup>30</sup>

Quand en 1972 lui est signifié le verdict de la brigade d'investigation : « la mise en cause avait des raisons, mais l'examen n'a pas trouvé de preuves », il l'accueille avec ironie. Il est encore utilisable : on l'emploie à réviser une réédition de *l'Histoire générale du monde*, à traduire en un mois un gros livre français sur de Gaulle en prévision de la visite de Pompidou. En 1974, la participation à l'édition critique du *Lun heng* de Wang Chong, dans le cadre de la campagne de critique de Lin Biao et Confucius, lui permet de relire les grands textes anciens. Quand la Bande des quatre est enfin renversée en 1976, il éprouve un sentiment de joie et de libération. Mais pour lui il y a eu quand même dix années de perdues.<sup>31</sup>

#### 4. 1977-2008 : une nouvelle fonction civique

La critique du despotisme chez Wang Chong, les conceptions de ce penseur sur la vérité et l'histoire, ainsi que les auteurs anciens qu'il relit et médite, conduisent assez vite

<sup>29</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, pp. 221.

<sup>30</sup> Guo Xinhui, *La vie, l'amitié et l'amour*, pp. 230, 266.

<sup>31</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 16-17; *Renewed Encounter*, p. 208.

Zhang Zhilian, dès le début de la réforme et de l'ouverture, à se forger une nouvelle ligne de conduite. En 1979, je le fis inviter à Paris par notre ministère des Affaires étrangères. Ce voyage en France lui permit d'accepter en même temps une invitation par les sinologues italiens à Venise. Il noue et renoue alors des relations avec les meilleurs historiens à travers l'Europe et s'intègre au réseau du Congrès international des sciences historiques.<sup>32</sup> En France, il est stupéfait par la prospérité et le dynamisme moderne d'un pays qu'il avait vu dans la misère de l'après-guerre, et encore en proie aux difficultés des conflits coloniaux en 1956. Il vient chercher, écrit-il, de l'amitié, du savoir et de l'expérience.<sup>33</sup>

En 1978 à Pékin, il s'était beaucoup plaint à moi de n'avoir plus la possibilité de faire de vraies recherches depuis de longues années. Je me souviens que je m'étonnais à Paris qu'il ne profite pas des archives et bibliothèques pour travailler sur un sujet d'histoire de France. Il me répondit qu'il ne voulait pas se lancer dans ce genre de recherche spécialisée. En ce qui concernait ses travaux personnels, il avait décidé de se concentrer sur l'étude de l'historiographie relative à la France et à l'Europe occidentale. Il voulait pouvoir libérer ses lecteurs chinois d'un marxisme dogmatique, et essayer de retrouver pour eux l'essence du marxisme, qui consiste dans l'analyse d'objets concrets et à n'en tirer de conclusions qu'après examen d'une multitude de données disponibles, comme Marx l'a fait dans le *Capital*.<sup>34</sup>

Il s'applique d'autre part à trouver des bourses pour former de jeunes historiens chinois en Europe. Lui-même y est invité presque chaque année par ses nombreux amis et collègues dans tous les pays, jusqu'à peu avant sa mort. Son frère aîné le fait venir aux États-Unis en 1983 ; il s'y rend ensuite régulièrement et y noue aussi des collaborations scientifiques. Pour développer en Chine l'étude de l'histoire de France et pouvoir mobiliser les talents à travers toute la Chine, il fonde en août 1979 l'Association chinoise pour l'étude de l'histoire de France, dotée d'un bulletin. Elle lui sert à inviter un grand nombre des plus célèbres historiens européens et américains pour donner des cycles de cours et conférences. Il a le souci, dans ces invitations, de compléter l'approche marxiste de l'histoire par celles de l'École des Annales, de Max Weber et d'autres méthodes historiques.

<sup>35</sup>

Sa préoccupation est aussi de publier des livres pour ouvrir les esprits au monde extérieur. Les malheurs de la Chine dans les dernières décennies ont été causés en grande partie, pense-t-il, par l'ignorance trop générale du monde extérieur. Il publie, personnellement ou en collaboration, de nombreux livres de synthèse sur la France et

---

<sup>32</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 199-200, 290.

<sup>33</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, p.221.

<sup>34</sup> Ibid, p. 167.

<sup>35</sup> Ibid, pp. 175-177, 180-181, 186, 290-293.

l'Europe pour le grand public. Il veille à ce que ces sujets soient bien représentés dans les encyclopédies et dictionnaires qui s'éditent en grand nombre en Chine, et prend en charge la rédaction des articles avec de jeunes collaborateurs. Il s'applique à faire traduire en chinois des ouvrages français qu'il juge fondateurs. Il estime, encore en 1997, que « la nouvelle culture chinoise est encore en gestation » et a besoin d'être nourrie par la connaissance de l'histoire et des cultures étrangères.<sup>36</sup>

Le sujet qu'il privilégie est d'abord l'histoire des échanges et de l'interaction culturelle entre la Chine et l'Europe. Mais c'est aussi l'intelligence du développement historique des pays européens, et surtout de la France, à la lumière des nombreux travaux récents fondés sur une documentation et des approches nouvelles. Il veut faire comprendre la construction politique de la France, et d'abord la naissance, et le déroulement et l'œuvre de la Révolution. Il fait traduire le livre de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, et en explique l'utilité pour comprendre le processus réel de transformation des institutions politiques et sociales.<sup>37</sup> Membre de la ligue démocratique et de la Conférence consultative du peuple, il veut éclairer la notion de liberté, celle de démocratie, leurs institutions et leur pratique, de même pour la société civile et le rôle de la loi dans un gouvernement démocratique.<sup>38</sup> En mars 1989, il fonde la Société de Pékin d'études internationales, dont un des centres d'intérêt est l'étude de l'évolution historique et théorique des droits de l'homme. La société poursuit ses travaux. Elle publie un recueil d'articles en 1993, qui en montre précisément l'histoire et l'évolution récente. Ce travail modifie la position antérieure du gouvernement chinois, comme en témoigne son *Livre blanc chinois sur la situation des droits de l'homme* de 1995.<sup>39</sup>

Sa pensée profonde est que les frontières entre les cultures sont artificielles et nuisibles. La culture politique chinoise a besoin de se régénérer car le marxisme y a été perverti par toutes sortes de traditions anciennes. Les intellectuels chinois n'ont pas encore compris que ce qui comptait vraiment était la connaissance, la science, la vérité, et non son « moi ». Ce qui était vraiment important était de chercher la vérité, de la répandre, et non pas d'être utilisé. S'il ne suivait pas cette règle, l'intellectuel ne pouvait être respecté, avoir une place dans la société et une quelconque utilité. Il veut la liberté et la démocratie. Il veut surtout un renouvellement de la culture. Pour cela il est nécessaire de sortir son pays de l'isolement intellectuel et culturel, de rétablir de vrais contacts profonds et apaisés avec le monde. Zhang Zhilian pense que la culture échappe à l'État, c'est la

---

<sup>36</sup> Ibid, p. 44.

<sup>37</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp. 252-260.

<sup>38</sup> Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 21-23, 27, 36.

<sup>39</sup> Ibid, pp. 29-31; *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, pp.20-21; Zhang Zhilian, *Mon chemin académique*, Beijing, La librairie de Sanlian, 2007, pp.245-248.

condition de sa créativité. L'État ne peut pas la commander. Zhang Zhilian conçoit donc son rôle comme une fonction civique, celle d'un citoyen ordinaire.<sup>40</sup>

Ses derniers efforts portent sur la restauration de l'Université Guanghai au sein de l'Université normale de la Chine de l'Est et sur la publication d'œuvres inédites de son père.

## Conclusion

Zhang Zhilian avait le sentiment que ses accomplissements de savant étaient loin au-dessous de ceux de son père. Il avoue aussi avoir « nagé » avec plus ou moins de succès au cours de longues années tumultueuses. Il se qualifie d'un peu confucéen, démocrate, patriote et cosmopolite, avec une certaine dose de marxisme.<sup>41</sup>

Son marxisme se limitait en réalité strictement au domaine de l'histoire, par l'usage de quelques termes de vocabulaire et d'un certain nombre de raisonnements concernant l'enchaînement des faits historiques. Mais sa conception même de l'histoire, telle qu'il l'a pratiquée à partir des années 1980, en l'appliquant aussi à l'interprétation de l'histoire de la Chine depuis 1949, était enracinée dans la tradition d'érudition critique des lettrés de Ningbo. Le rôle même qu'il a essayé de jouer comme un esprit indépendant et libre est issu de cette tradition. Mais il était aussi un « citoyen du monde », comme beaucoup d'intellectuels chinois de sa génération.

---

<sup>40</sup> Geoffroy-Dechaume, *La Chine face au monde*, pp. 215-216, 218, 226, 229-230.

<sup>41</sup> Zhang Zhilian, *De « Tongjian » à l'étude des droits de l'homme*, p.21; Zhang Zhilian, *Renewed Encounter*, pp. 16-17.